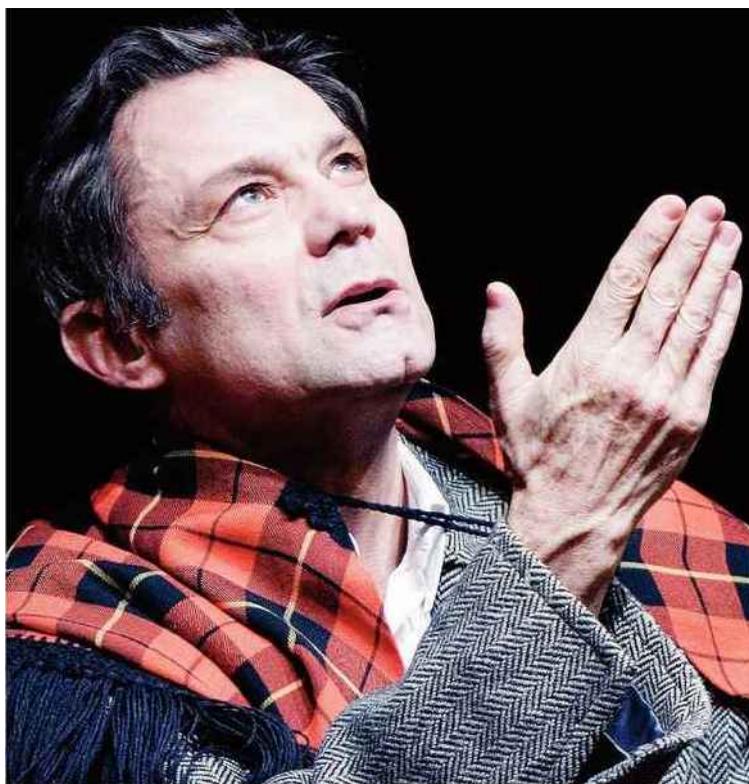




CULTURE

Théâtre. Trente-quatre ans après sa création, le comédien a repris « La Danse du diable » au Toursky. Rire et succès.

Philippe Caubère, retour à l'origine



Philippe Caubère incarne une multitude de personnages qui ont nourri sa jeunesse. PHOTO MICHELE LAURENT



On rit, on rit, on rit encore jusqu'aux larmes, jusqu'à l'émotion finale... Revisitée trente-quatre ans plus tard, *La Danse du diable*, de et par Philippe Caubère, n'a pas pris une ride, plutôt un bain de jouvence d'où le spectateur (en particulier le Marseillais, pris à partie), sort transformé. Une danse entraînante, voire frénétique, hilarante, où d'emblée le maître de la litote annonce la couleur : « On ne nous aura pas fait gravir ce Golgotha pour voir un banc, un chiffon et sur la scène un fou qui dit n'importe quoi... Parce qu'il a peur de commencer son spectacle ? Pourquoi ?... Parce que c'est à cause d'une femme ! C'est toujours à cause des femmes. » Ces femmes, ce sont tour à tour sa professeur de théâtre d'Aix ou encore sa mère bourgeoise omniprésente qui, de la tarte à

« *L'oignon gratinée* » à son champ d'oliviers choyés, semble dépassée par l'inaptitude parentale. On s'y croirait...

Johnny et Ferdinand

Entre les deux, Philippe Caubère convoque les personnages illustres qui l'ont marqué (Mauriac, De Gaulle, Sartre, Deferre, Malraux, etc.), plante le décor au parc Borély où on s'y croirait avec « *20 000 gonzes à mobylette, les cheveux en banane et l'aigle dans le dos qui font "ah !" à l'annonce de Johnny Hallyday* », il chante Johnny d'ailleurs, danse aussi, se roule par terre, tape des pieds et excelle à incarner une multitude de personnages qui ont nourri sa jeunesse, avec un choix d'accessoires rares mais évocateurs. Toujours aussi alerte y compris dans son propre rôle de Ferdinand (en référence à Cé-

line dont il lisait le *Voyage au bout de la nuit* lors de la création en 1981), ou dans la peau de sa mère au rôle cousu sur mesure, Philippe Caubère se sent ici, bien plus qu'ailleurs, chez lui, dans ce Toursky où il a joué à guichets fermés durant deux jours.

Ces trois heures jubilatoires de *Danse du diable* sont celles d'un conte de fée déguisé, dédié au père absent du scénario si ce n'est par des mocassins lui appartenant. Trois heures traversées par une énergie exceptionnelle, qui trouve un point final dans la lumière et la scène émouvante et universelle de la perte de la mère. Une mère qui a, malgré tout, pris le soin de laisser une lettre.

HOUDA BENALLAL

« *La Danse du Diable* » par Philippe Caubère, dimanche 8 février au théâtre Armand à Salon-de-Provence. salondeprovence.fr